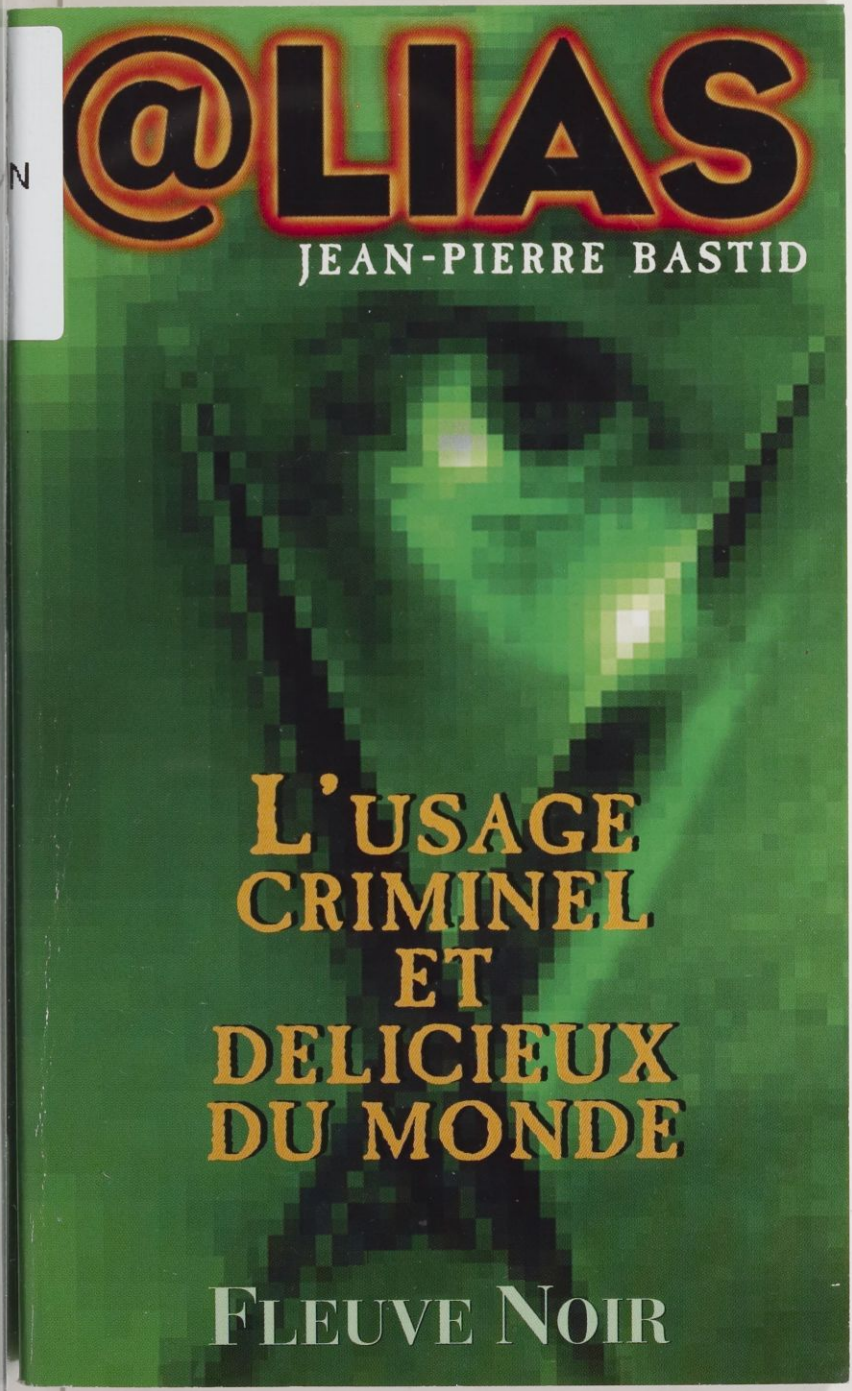
@LIAS

JEAN-PIERRE BASTID



L'USAGE CRIMINEL ET DELICIEUX DU MONDE

FLEUVE NOIR

0233413 77 823

@LIAS

dit **Léo**, dit **Alban**, dit **le Fossoyeur**,
dit **Psychotronik**...

Son identité exacte est inconnue. On raconte que sa mère a accouché de lui lors d'un *trip* au LSD 25. Ce précoce technopirate aurait, à l'âge de treize ans, provoqué la télédestruction d'un satellite de surveillance.

Quelques années plus tard, il aurait eu la main gauche déchiquetée au cours d'une fusillade au lance-roquettes. On le soupçonne de télépiller banques et fonds de retraite. Le vandalisme et la débauche forment l'ordinaire de ses coûteuses passions.

Ennemi de toutes les bonnes causes, il vole la veuve et dépouille l'orphelin. Il a juré de plonger le monde dans le chaos et s'y emploie avec une ardeur infinie.

On dit qu'il hait les résignés.

Jean-Pierre Bastid

Né en 1937, Jean-Pierre Bastid, qui fut l'assistant de Jean Cocteau et de Nicholas Ray, est à la fois réalisateur de cinéma et de télévision, scénariste et écrivain.

16
D4 MoN
10334

L'USAGE CRIMINEL ET DÉLICIEUX DU MONDE

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Gallimard

Laissez bronzer les cadavres (avec Jean-Patrick Manchette) 1971
Méchoui-Massacre (1972)
Les Tours d'Angoisse (avec Michel Martens) 1974
Derrick au poing (avec Michel Martens) 1974
Adieu la Vie (avec Michel Martens) 1977
Parcours fléché (1995)
Notre-Dame des Nègres (1996)

Chez Denoël

La Proie du serpent (avec Michel Martens) 1982

Au Fleuve Noir

Une Maison en Enfer (avec Michel Martens) 1982
La Main du Saigneur (avec Michel Martens) 1984

Collection Sanguine

Les Baths' d'Af' (avec Michel Martens)1980

Collection Engrenage

Bille de clown (avec Michel Martens) 1979
Le Rouquin chagrin (avec Michel Martens) 1980

Aux Presses de la Cité

DUPONT-LAJOIE (avec Michel Martens) 1975
Le Passeur basque (1975)
Le Transafricain (1996)

Chez Jean-Claude Lattès

Le Tapir (avec Michel Martens) 1976
F.O.O.D. (avec Michel Martens) 1977

Aux Editions Vertiges/Carrère

Eloge d'un monstre (1987)

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Aux Editions Carrère

Le Moine sanglant (avec Patrick Mosconi) 1987

Chez Stock/ Editions N°1

LA VILLE (2 volumes)

— I. *PREMIERES ARMES* (1991)

— II. *LE POUVOIR* (1991)

A Actes Sud (Babel noir)

La Tendresse du loup (1997)

NOUVELLES

Aux Editions ZOE – Genève

HISTOIRES DE TRICHE (1977)

Pour Encres — Editions Recherches/Exit

ACTING OUT (1978)

Au Nouveau Terrain Vague

ANTHOLOGIE *Paris Noir* (1980)

Chez N.E.O.

ANTHOLOGIE *Que sont les fantômes devenus?*

THÉÂTRE

La Môme Vert-de-gris d'après Peter Cheyney (1981)

Le Sentier de la guerre (France Culture, 1992)

La Belle au bois mourant (France Culture, 1997)

ESSAI

Aux Editions Lettres Modernes/ Etudes Cinématographiques

Un étranger ici-bas, Nicholas Ray (1961)

DANS LA MÊME SÉRIE

1. *Je pense donc je nuis*	Serge Quadruppani
2. *La vengeance et l'extase*	Max Morora
3. *L'usage criminel et délicieux du monde*	Jean-Pierre Bastid
4. *L'Afrique, le fric*	Nicolas Grondin

JEAN-PIERRE BASTID

L'USAGE CRIMINEL ET DÉLICIEUX DU MONDE

@LIAS

FLEUVE NOIR

Série dirigée par
Serge Quadruppani

DL-05 02 1998 04655

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1998, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-06346-0

Avertissement

Ceci n'est qu'une histoire, toute ressemblance avec des faits, des personnages et des événements réels ne serait due qu'au hasard ; les aventures du Génie du crime, dit Alias, ne doivent leurs extravagances qu'à l'invention de ses auteurs. Cependant, nous ne sommes pas comptables de l'imaginaire ; le quotidien et ces trivialités de la vie qu'une étrange fantaisie a fait nommer la réalité rattrapent bien souvent la fiction.

Ce roman ne peut en aucune manière être considéré comme un document. Les personnalités impliquées comme tous les individus, sociétés, religions, philosophies, points de vue politiques et événements ne relèvent que de l'imaginaire. Aucun des personnages ne représente les opinions personnelles de l'auteur. Toute ressemblance de décor ou de situation ne serait donc que l'effet du hasard.

Cependant, si quelque esprit chagrin trop habitué à l'espace que nous habitons venait à penser que les lieux et les caractères décrits ne sont pas conformes à la réalité, l'auteur lui conseillerait de sortir de chez lui pour mieux regarder : tellement de choses peuvent arriver dans la rue — de récents événements nous en ont encore administré la preuve…

J.-P. B.

A Jean-Gérard Imbar,
pour amuser ses loisirs forcés

Première partie

Rêves de pierre

Le mal réside dans la demi-mesure, qui s'agglutine à toutes les autres demi-vérités afin de confondre tout.

Malcolm Lowry

1

Assommons les pauvres !

Paris, 24 décembre
16 h 03.

Dans un peu plus d'une heure, la première phase de l'opération serait réglée. Alias se regarda dans le miroir qui occupait un panneau circulaire de la tourelle d'angle.

Pour être conforme à la photo de son passeport, il était parti de Genève en conservant sa barbe. Il la portait en collier léger et brun qui lui donnait un air de prof sportif. Sans avoir de signe distinctif qui le distinguât de la plupart, l'homme était plutôt beau gosse, mais sous l'influence du Tripalium 3, psychotrope de sa composition, son visage plutôt carré commençait à se déformer. S'étirant en lame de couteau et se creusant sous les pommettes, il ressemblait bientôt à Emilfork jeune.

Ce dérèglement de la perception s'accompagnait d'un doux alanguissement qui l'imprégnait d'une sérénité inhabituelle et, à la différence du Tripalium 1 ou 2, lui faisait trouver le monde aimable, vraiment inoffensif. Mais, bien qu'âgé de 33 ans, Alias savait déjà — ô combien ! — comment la vie pouvait être cruelle. D'ailleurs, cet homme qui, d'après son passeport, se nommait Alban Rochemont à sa sortie du vol Swiss Air en provenance de Genève n'aurait pas pu la supporter si elle avait été autrement.

Il se dit que, décidément, le Tripalium était impropre à son usage personnel. En revanche, il devait toujours en avoir sur lui car, employée sur les autres, cette drogue pourrait être un allié très précieux en certaines circonstances.

Il se détourna du miroir pour se diriger vers la porte-fenêtre et écarta les rideaux pour regarder à l'extérieur. De sa nouvelle planque, un duplex au septième étage d'un immeuble du boulevard Delessert qu'il avait acquis récemment sous le nom de Léo de Rochemaure,

Alias dominait les jardins du Trocadéro. Il ouvrit la porte-fenêtre et se pencha au-dessus de la rambarde de balcon pour mieux voir.

C'était un vrai temps de décembre !

Il était à peine quatre heures mais l'obscurité était tombée très vite et un ciel bas pesait sur Paris. Les nuages s'étaient tassés entre la tour Eiffel et l'Arc de triomphe. A ceux du matin déjà noirs s'étaient ajoutés les nuages de l'après-midi encore plus noirs. Il y a cinq minutes, Alias voyait encore le deuxième étage de la tour et le sommet de l'Arc, puis les nuages étaient encore descendus et avaient caché les poutrelles du premier étage et le fronton de l'Arc. Les nuages s'étaient arrêtés près de la colonnade du Trocadéro. La veille, la neige n'avait pas tenu mais ce soir, ce ciel bourré de nuit ardoisée présageait une tempête de flocons plus épais que la veille. Il faisait un froid de loup.

Alias referma vivement la porte-fenêtre et poussa le chauffage. Il revint ensuite derrière la vitre et souleva le rideau. Il pouvait encore apercevoir les platanes des jardins en dessous de l'esplanade et les ombres des passants qui se hâtaient. Il y régnait la même pénombre sur les arbres de l'avenue Wilson quand il avait fait la connaissance de Benz, ou du moins de l'homme qui prétendait s'appeler Benz. « Comme Mercedes », lui avait confié l'individu en clignant de l'œil, une fois qu'ils se furent accordés à la suite d'une joute épique.

Le souvenir de ce tournoi amena un sourire sur le visage d'Alias.

Cela s'était passé alors qu'il prenait le frais une nuit de l'été dernier dans ces mêmes jardins qu'il contemplait aujourd'hui. La canicule qui avait sévi toute la journée s'était résolue au soir par un violent orage assorti d'une pluie de grêle. Quand il mit le nez dehors, la terre craquelée et surchauffée terminait de digérer des grêlons gros comme des œufs de pigeon et une bonne odeur chaude montait des massifs.

Alias passa au large d'un trio d'homosexuels qui, débarrassés de leurs vêtements, chahutaient dans les jets d'eau et s'enfonçaient ensuite dans les bosquets qui entouraient l'aquarium où ils savaient avoir quelque chance de dénicher des lycéens de tout sexe s'initiant aux jeux de l'amour. Les garçons ne l'intéressaient que pour faire pression sur les filles, et il était bien rare qu'à la suite d'un de ces raids, il ne ramenât chez lui une lolita en mal de perversions inédites. Mais, cette nuit-là, Alias en fut pour ses frais.

Ayant mis au point récemment son Setter 1, psychotrope qui lui procurait un odorat au moins égal à celui des meilleurs limiers, il

avançait, nez au vent, humant l'air en quête d'honnêtes effluves de sperme, quand il buta contre une pestilence sans nom, merde et pisse, où une senteur rance de foutre n'était qu'une réminiscence lointaine. Il allait se hâter de tourner les talons quand le sol se déroba soudain sous ses pas et des mains visqueuses lui étreignirent les chevilles. Il se sentit dégringoler, retrouva l'équilibre en faisant trois autres pas, mais manqua tourner de l'œil. L'infection était telle qu'il crut qu'il avait glissé dans une tombe et patinait dans un cadavre en putréfaction.

— S'il vous plaît, Monseigneur, z'auriez pas une p'tite pièce pour un pauvre éthylique en manque ?

Alias vit une lueur d'espoir dans les yeux du déchet humain qui se traînait à ses pieds. Le mendiant tendait la main avec un de ces regards inoubliables, comme si l'esprit pouvait remuer la matière.

— Ôte tes pattes de là, saligaud ! commanda Alias en décochant un coup de pied dans le visage offert.

La pointe de son soulier ouvrit la pommette du miséreux.

— S'il vous plaît, monsieur…

Alias shoota derechef.

— Ça ne te suffit pas ?

— S'il vous plaît, monsieur, répéta le nécessiteux, pourquoi faites-vous ça ? Une petite pièce pour un milord comme vous, c'est pas la mer à boire.

— C'est toi qui dis ça, crapule ! Tu mériterais qu'on te la fasse boire, la mer !… Qu'on te l'entonne de force dans tes boyaux puants !…

— Ça n'y changerait rien, ricana le galeux. C'est là que j'ai un mal. En dedans, tout est pourri. Tous les océans du monde ne pourraient me laver les boyaux… Cirrhose et cancer du pancréas au stade terminal ! claironna-t-il. Je vous garantis, Monseigneur, qu'y a pas mieux, question purulence !

Alias lui lança un regard sans miséricorde.

— Je parie que tu as dû y mettre du tien !

— Hélas ! Je vous l'accorde, Monseigneur.

— Alors, ne regrette rien.

Le mendiant gémit :

— Je vous dis que tout mon sang est infecté, et c'est tout ce que vous trouvez à dire !

Alias fut pris d'un haut-le-cœur.

— Tu veux que je te plaigne ? Je n'ai jamais encore rencontré

d'être aussi sordide, aussi répugnant !... Et aussi abject ! ajouta-t-il ; puis il cracha : Tu l'as dit toi-même, tu es infect.

— C'est pas bien, Monseigneur. C'est pas des paroles de chrétien !

— Là, je suis heureux de ne pouvoir te contredire ! J'espère pour toi que tu ne fais pas partie de ces blaireaux qui révèrent le crapaud de Nazareth.

L'être répugnant eut un petit rire servile et joignit les mains dans un geste de prière.

— Si on me glisse un petit billet, un vieux singe comme moi peut bien faire des grimaces.

Son air dévot exaspéra la colère d'Alias. Quand il vit le déshérité se redresser et lever un visage suppliant vers une improbable divinité, il lui flanqua le poing droit dans son œil humide ; du gauche, il doubla le coup dans la mâchoire du pouilleux, se cassant un ongle à lui briser deux dents.

— Tu me répugnes !

— Je me dégoûte moi-même, Monseigneur. Mais quand on a touché le fond, il y a longtemps qu'on a cessé de se débecter.

Le pied d'Alias partit, cette fois sans qu'il l'ait contrôlé, et fracassa l'arcade sourcilière du gueux. Des larmes jaillirent de son œil ouvert, il avait la figure en sang.

— Un gentleman comme vous ne peut être aussi cruel, pleurnicha-t-il.

— Détrompe-toi, cafard ! La cruauté, c'est la seule chose, moi, qui me permette de vivre... commença son adversaire qui s'interrompit pour le dévisager avec horreur : croirais-tu à la communauté humaine, sombre imbécile ?

— Hé oui, je suis bien forcé d'y croire, dit le mendiant d'une voix hésitante.

— Connard ! fit Alias qui lui balança encore une fois son soulier dans la figure.

— Sinon autant se flinguer tout de suite, dit l'indigent d'un ton pleurnichard.

Il s'était roulé en boule, s'attendant à une autre volée de coups.

— Qu'est-ce que tu attends de tes semblables, misérable débile ? La charité ?

Le galeux ricana. Le sang qui lui dégoulinait dans la bouche fit des bulles.

— Je suis pas si idiot, je mise sur leur mauvaise conscience.

Alias eut un petit rire.

— Finalement, tu es moins abruti que je ne le pensais. Au lieu de mendier, tu n'as jamais pensé à voler ?

— Si… Quand je suis en colère.

— Ça t'arrive ?

— Quand je suis pas trop fatigué, soupira le minable.

— Là, tu l'es ?

— Quoi ?

— Fatigué, espèce de loche !

Le mendiant se redressa soudain.

— Toi, tu commences à me plaire ! fit-il d'une voix soudain effrayante.

Avant qu'Alias l'ait vu venir, il lui écrasa son poing sur le nez.

— T'en veux encore, trou du cul ?

Et sans attendre une quelconque réponse, le gueux lui décocha une volée de coups.

— Tu sais ce que c'est un réfractaire ? Un réfractaire absolu. J'en suis un, Ducon. La communauté humaine — j'espère que tu m'as pas cru ! — je suis d'accord avec toi, c'est de la daube. Je ne crois à rien, je ne milite pour rien mais je suis chaud pour la merde. Plus il y en a, plus je suis heureux. J'aime ça. Je suis partisan du chaos, si tu préfères…

Les coups continuaient à pleuvoir. C'était si inattendu qu'Alias en resta coi. Incapable de la moindre réaction, de la moindre parade, il s'affala, se roula en boule à son tour pour esquiver les coups et se mit à bander.

— A présent, aboule ton blé !

Le fétide individu lui balançait des coups à tout va, sans plaindre sa peine. Comme Alias se protégeait la figure du mieux qu'il pouvait, son ventre et ses reins ne furent pas épargnés.

— Allez, crache !

Quand le milord en balade tendit au misérable tout l'argent qu'il avait dans les poches, il sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale et, sans que rien le lui ait fait prévoir, il jouit. Une éjaculation précoce, certes, mais il y avait longtemps qu'il n'en avait eue d'aussi bonne qualité. Tout de suite après, il remercia l'être nauséabond en lui tendant la main.

— Serre-m'en cinq, camarade… Tu ne peux pas savoir le plaisir que tu as fait à Léo Kamel John F. Dévorian.

Le mendiant rigola.

— Tu parles de toi à la troisième personne. T'es pas gaulois ? Je veux dire : t'es étranger ?

— Si... Probablement par ma mère. Pour le reste, je suis d'origine arméno-kabyle, dit Alias en glissant une carte de visite dans la pogne moite et crasseuse du misérable.

Le malpropre y jeta un regard et émit un petit sifflement.

— Alors, cette chiée de blases, c'est ton nom ?

— Mettons, dit-il. Au moins, en partie.

— En partie ?

— Oui.

— Ben, soupira le gueux avec philosophie, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué.

— Tu peux m'appeler Dévor, si tu préfères.

— Dévor ?

— Pour Dévorian, expliqua Alias.

Le nécessiteux secoua la tête.

— J'avais compris.

— On me nomme aussi parfois le Fossoyeur.

Né en 1965 de Grégoire Tigrane Dévorian et de mère inconnue, Léo Dévorian, dit Dévor, s'abstient de nommer Sadik, Bâtard, Alban Rochemont, Psychotronik et une demi-douzaine d'alias connus ou inconnus dont il lui arrivait de faire usage.

— Va pour la Fosse, dit le misérable qui n'en demandait pas tant. Mon blase à moi, c'est Benz. Comme Mercedes, précisa-t-il en clignant de l'œil. Si t'as besoin de me voir, tu vas aux Puces de Saint-Ouen et tu demandes le père Benz... Le Légionnaire qu'on m'appelle.

Ainsi prit fin la joute. Alias convia son nouveau partenaire à dîner et la soirée se termina chez Ledoyen où, sous le nom d'Allen de Rochemaure, Alias avait table ouverte. Le personnel avait l'habitude de ses excentricités, mais le désert se fit autour d'eux — pestilence oblige — et on les servit à une table isolée.

Benz demanda du rouge.

— Et du bon, hein ? J'exige du gros qui tache en litre étoilé, 12° 5, pas moins... Deux flacons pour commencer.

— Et avec ça, monsieur ? demanda le garçon d'un ton compassé.

— Trois hamburgers frites, des maousses, hein ? Pas raplaplas comme des Mac Do !... Bien saignants avec de la moutarde, de la mayo et du ketchup.

— Ça sera tout ?

— Ajoute quelques louches de caviar pour accompagner. J'ai jamais tâté de cette daube-là.

Benz fit un clin d'œil à Alias.

— Puisque c'est toi qui régales, la Fosse, c'est le moment ou jamais !

Le regard de l'indigent revint au garçon.

— Pendant que tu y es, boule aussi le fromton et le chariot de desserts.

— Le tout en même temps, monsieur ?

— Puisque j'te dis ! Jeux tout à la fois, c'est pas permis¦? C'est un monde, ça !... Maintenant, souris, mec, et pète un coup, ça ira mieux.

— Bien, monsieur.

— J'aime qu'on me cause comme ça, approuva Benz en se tournant vers son vis-à-vis. Maintenant, à toi de commander, Milord.

Ravi d'avoir pour invité un convive disposé à de tels excès, Alias choisit pour sa part deux paires de langoustes qu'il arrosa de mousse au chocolat et de maroilles. Afin de descendre le tout, il commanda un formidable rempli de *Cuba libre* qu'il coupa d'un verre à bordeaux de Bénédictine.

Pour ne pas être en reste, après s'être gavé de crème et de toutes sortes d'écœurantes friandises, Benz commanda des huîtres. Comblé de remarquer une telle mésestime des conventions gourmandes et culinaires, un tel mépris du gastronomiquement correct, bref constatant qu'un tel savoir-vivre ne déméritait pas du sien, Alias estima qu'il n'y avait plus qu'à faire part à Benz, alias Désiré Tricot, du projet où il souhaitait l'inclure. Le programme, en le transformant en chef de guerre, combla l'ancien légionnaire au-delà de ses désirs les plus fous, et l'homme connu chez Ledoyen comme Allen de Rochemaure n'eut plus qu'à signer l'addition.

Paris, 24 décembre
16 h 15.

Alias sortit de sa rêverie et, après un regard sur son bracelet-montre, il se dirigea vers son dressing-room, vaste débarras de cinq mètres sur six où n'était entreposée qu'une partie de ses vêtements.

Il chaussa des bottes fourrées, coiffa une chapka en peau de loup et choisit dans la penderie un ample manteau de fourrure assorti. Il avait acheté la tenue en prévision du travail qu'il avait à faire ce soir-là.

— Un loup chasse l'autre, ricana-t-il.

2

Homo homini lupus !

Paris, 24 décembre
17 h 00.

« La marquise sortit à cinq heures », se dit Alias.

L'idée lui avait traversé l'esprit et il consulta sa Rolex qui confirma : il était bien cinq heures.

Il avait le goût de signer la plupart de ses actes d'une afféterie culturelle. Il cultivait cette inclination pour elle-même et rien que pour lui-même. Versé dans les sciences exactes, expert en techniques de pointe et fin connaisseur d'un monde marchand qu'il méprisait pour sa rusticité et son positivisme trivial, il faisait fi de l'argent. S'étant ménagé des ressources énormes, il ne faisait le mal que pour le seul plaisir ; pour que sa jouissance soit complète, il fallait qu'elle fût rehaussée d'une touche de dandysme : à sa manière, Alias était un grand poète.

17 h 01.

Tout se passa comme prévu.

Vêtu d'une fourrure de loup, le présentateur de télévision connu, surnommé en privé « le Marquis » surgit de la double porte de verre blindé commandée par une cellule photo-électrique, descendit en pleine lumière le grand escalier d'acier qui lui faisait suite et s'arrêta. Attentif à la neige qui tombait et au flot de métal que la circulation charriait devant lui, tapotant avec nervosité la serviette de vair armorié qu'il tenait sous son aisselle, figé devant le building de la chaîne, le poil rasé de frais, la face soigneusement pommadée, Thierry Piman d'Armour attendit.

Thierry Piman d'Armour.

Dé apostrophe.

Pas Piman Darmour, c'eût été afficher trop de vulgarité bourgeoise, non.

Ça s'écrivait *d'Armour*.

Il tenait à la particule. De son vrai nom, René Poivron, il avait acheté son blason, deux épées entrecroisées surmontées de la couronne du marquisat. Tout en étant compagnon de route d'un parti qui prétendait priser les valeurs républicaines, il s'était pris au jeu et arborait volontiers son titre. Cette distinction préservait cet homme né avec la télévision de frayer avec les voyous d'une féodalité nouvelle instituée par le pouvoir pour gérer, canaliser et récupérer tous les embryons de rébellion prévisibles.

Thierry Piman d'Armour n'eut pas longtemps à attendre. Très vite, un taxi Mégane aux vitres teintées se dégagea du trafic et il monta à bord. Il donna une adresse à Léo Dévorian dit Alias qui était au volant. C'était pour lui un inconnu, mais il fut frappé par la ressemblance que ce barbu avait avec sa personne. Il ignorait toutefois que tout se déroulait selon un plan minutieusement organisé.

17 h 05.

De ses mains gantées de coton noir, Alias manœuvra le levier de vitesses et le taxi se glissa à travers la circulation en ne faisant que très peu de bruit.

Au premier ralentissement, il effleura du regard le *France Soir* posé à son côté sur le siège avant. De gros titres annonçaient la découverte à l'est du Zaïre d'un nouveau charnier contenant les corps de réfugiés hutus rwandais.

Le taxi fut stoppé par un feu.

En cette veille de Noël, de nombreuses voitures circulaient en ville à cette heure-ci. Alias attendit.

Le feu de la rue perpendiculaire, qui était vert, passa à l'orange. Les conducteurs à l'arrêt devant lui enclenchèrent la première. Alias prit sous le journal un colt .45 et l'arma.

Le feu de la rue transversale passa au rouge.

Alias pivota et tira deux balles sur René Poivron, dit le Marquis. La première lui traversa l'œil droit, la deuxième arrêta son cœur. Le sang gicla. Il y en eut beaucoup. La banquette, la serviette de vair armorié et les vitres furent éclaboussées. Le présentateur de télévision vedette trépassa.

La Volvo qui était derrière la Mégane klaxonna.

Alias se retourna vers le volant, passa la première. Le taxi traversa le carrefour et, un peu plus loin, franchit la Seine. Alias ralentit pour jeter un objet métallique dans le fleuve et mit le cap sur Issy-les-Moulineaux.

17 h 37.

Alias tourna dans une rue industrielle déserte et entra dans un dock où étaient garés toutes sortes de véhicules : 4×4, camions, taxis, fourgons de police, corbillards, ambulances, limousines, voitures de place. Il arrêta la Mégane sur une station de lavage, prit à l'arrière la serviette qui était restée sur les genoux du téléaste et sortit sans se retourner.

Dans son dos, un mécanicien fit sauter les plaques minéralogiques. Un autre mécano arrivait avec des plaques neuves. Tandis que les hommes s'affairaient, Alias se dirigea vers un taxi Peugeot dont le moteur tournait. Il monta à bord et le chauffeur vietnamien qui l'attendait s'installa au volant. La voiture démarra et sortit du hangar. Un rideau de fer se ferma derrière eux.

Alias se fit déposer devant l'Ecole militaire.

Il marcha jusqu'à une station d'autobus, prit le 82 jusqu'à Iéna et rentra boulevard Delessert.

corps du jeune Dufourq flottant dans le canal de l'Ourcq près de la Villette. François était un type qu'il avait appris à estimer…

Justine s'immergeait à fond dans le disque dur du flicard. Utilisant la dernière version de NEW REALITY mise au point par Alias, elle entrait dans ses pensées les plus intimes, faisait corps avec ses cogitations misérables.

« Finalement, se dit-il, ce pourri de Le Quintrec avait vu juste… Au fond, il n'était peut-être pas si pourri que ça. Tu ferais mieux de te méfier de tes intuitions, Denoncsz. A force d'être parano, ça va finir par te revenir dans la gueule ! »

Cette pensée lui fit froid dans le dos. Et s'il était, lui, Denonscz, le prochain de la liste. On le trouverait quelque part dans une décharge en grande banlieue, scalpé, méconnaissable et à moitié dévoré par les rats. « Mon Dizier, mon p'tit rat », lui disait sa pauvre maman…

« Faudra que je songe à me couper les cheveux — ça fait combien de temps déjà qu'il n'ont pas vu le shampooing ? — et surtout raser cette moustache ridicule… »

Et soudain, cette certitude jaillit en lui, lumineuse. Il serait le prochain de la liste. Sa seule chance de s'en tirer était de monter un coup fumant. Se faire remarquer, devenir médiatique. Là, on l'aurait pas !… Et on oserait d'autant moins qu'il ferait toute la lumière sur cette épouvantable affaire. De fil en aiguille, il se souvint qu'un gendarme à la retraite avait fait d'étranges révélations sur son voisin, un inventeur qu'il avait accusé d'être pédophile. L'accusation s'était retournée contre lui, mais l'affaire était loin d'être claire…

C'est ainsi que Denoncsz se plongea dans le cas Fadda. Le sort du malheureux qui avait excité sa compassion. Il lut scrupuleusement la transcription de ses déclarations. Il contacta les policiers avec lesquels le retraité avait été en rapport, il interrogea son épouse toujours éplorée qui persistait à croire que le prétendu maniaque avait toute sa raison et qu'il avait été victime d'un coup monté — par qui, pourquoi ? elle ne saurait le dire, bien qu'elle eût sa petite idée là-dessus, mais il ne fallait pas compter sur elle pour accuser un innocent, n'est-ce pas ?

Nez au vent, ce bon Dizier remonta la piste en chien de race. Il alla jusqu'à rendre visite à Fadda. L'ancien gendarme avait coupé à la centrale où, en sa qualité de pointeur présumé, il se serait fait pénétrer par tous les orifices, et avait été interné par protection à Ville-Evrard. Sans enquête, hein ? On n'a pas le droit à la parole, comme disait le président Mao… Vérifiant par le fait même l'étroite

connexion qui lie les policiers de tous les régimes avec la moindre des dérives bolcheviques, Denoncsz contrôla ensuite les propos de l'infortuné qui ne lui sembla pas si lunatique que ça. Tout collait.

— Un jour de plus, et il nous tombe sur le râble, murmura Justine.

« Tu sais ce qui te reste à faire », lui avait dit Alias.

Elle le fit.

En surfant sur le *net*, elle trouva vite un des nombreux policiers qui avait l'Incorruptible dans le nez et elle joua le corbeau électronique. Tout benoîtement, bien anonymement, elle balança la sauce. L'affaire fut réglée en deux coups les gros, comme dit le langage populaire. On trouva chez Denoncsz, derrière les œuvres croisées d'Aragon et d'Elsa Triolet, l'alcôve dérobée et, sous le plancher d'icelle, des têtes d'enfants soigneusement emballées, momifiées. A la suite de quoi, les flics retournèrent tout de fond en comble. Dans une niche secrète du méchant cabinet noir de l'ogre, on mit la main sur une série de bocaux renfermant de mignonnettes bistouquettes.

Ce dernier détail, imprévisible, tira un grand éclat de rire au cidevant couple maudit, à Alias et sa « Lili ».

— Il n'y a pas de fumée sans feu, comme disait en sa sagesse ma grand-mère dont le mari kabyle avait été décapité par les Français pour sa participation à la guerre d'indépendance algérienne — dont on voit bien où elle nous a mené — c'est ça qu'elle disait, mon aïeule…

Il avait prononcé cette phrase sans respirer. Elle s'esclaffa de nouveau.

— Ça t'a fait quelque chose, cette nouvelle, hein ?

— Ça remue le passé.

— Et l'inconscient ?

Elle pensait à ce misérable Denoncsz — un impuissant aussi sûrement —, qui se vengeait sur les petits garçons en les empêchant radicalement de devenir nubiles.

— Et l'inconscient aussi, ma colombe…

28

Les Colères de Steel Maggie

Paris, 22 juin.

L'irruption de l'émission de Charly Neuville sur le réseau de CNN saisit Margaret au dépourvu. A travers Amos Apothek, c'était bien elle qu'on épinglait.

Alors qu'il rentrait un soir chez lui, Francisque Karl Cornilleau, le P-DG du célèbre laboratoire Roché-Poulencks fut enlevé par des hommes de main et conduit *manu militari* chez Steel Maggie. Sans toute, ce kidnapping n'était-il pas bien nécessaire mais, destiné à impressionner ce bon père de famille, il soulignait la détermination de la Dame d'Acier, au cas où il aurait pu en douter.

D'ailleurs, quand l'homme se retrouva assis dans son salon du Vésinet et qu'on lui enleva avec délicatesse la cagoule dont ses ravisseurs l'avaient coiffé, Margaret s'excusa avec le plus ravissant sourire qu'elle pût tirer de ses chairs plusieurs fois liftées et lui tendit un téléphone portable.

— Pour quoi faire ? demanda le sieur Cornilleau ahuri.

— Au cas où vous voudriez prévenir votre femme de votre retard, dit-elle avec affabilité.

— Vous comptez me retenir longtemps ?

— Cela dépend de vous, Francisque.

— Que voulez-vous de moi ?

— Seulement quelques renseignements.

— Questionnez-moi. Je vous répondrai si je suis en mesure de le faire.

Elle le fixa dans les yeux. Cette fois, elle avait cessé de sourire.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir avertir votre femme ?

Il comprit.

— Je pense que ce ne sera pas nécessaire.

Elle rangea donc l'appareil sous un coussin et ils parlèrent à cœur ouvert.

Le P-DG de Roché-Poulencks savait à quoi s'en tenir sur l'origine du barouf, il payait des détectives pour se tenir informé. Le scandale avait éclaté à propos des nouvelles thérapies destinées à lutter contre le sida, mais il aurait pu exploser bien d'autres fois au cours des années précédentes car il y avait longtemps que le tout-puissant laboratoire refusait de vendre ses produits à des pays trop pauvres pour en payer le prix.

Cependant, ces pays réussissaient à en bénéficier en passant par des intermédiaires avec lesquels Roché-Poulencks traitait. Comme les autres officines de sous-traitance, Amos Apothek, le principal client du labo réglait rubis sur l'ongle, parfois aussi à 90 jours, mais les factures étaient acquittées sans problème. Maintenant, si les grossistes sous-dosaient ou trafiquaient ensuite les médicaments pour y retrouver leur compte, ce n'était pas le problème de Cornilleau !

Francisque Karl se dédouana auprès de la Redoutable en rendant le ministère de la Santé responsable de tout le tapage et, d'après lui, le gouvernement était complice. On ouvrit alors une bouteille de champagne et, avant que le P-DG de Roché-Poulencks rejoignît sa petite famille, lui et Margaret Amos burent la coupe de l'amitié.

23 juin.

Le lendemain, la Dame d'Acier se ruait au ministère de la Santé et forçait la porte du secrétaire d'Etat.

— Docteur La Couche, je vous croyais un ami.

— Je n'ai jamais cessé de l'être, Maggie.

— J'ai cru comprendre que vous n'êtes pas étranger à ce monstrueux scandale. Amos Apothek mis au bancs des accusés. Moi qui ai dépensé des sommes astronomiques dans l'aide humanitaire, vous allez dire que je suis une empoisonneuse ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Je l'espère bien. Il y a peut-être eu un malencontreux accident, ce sont des choses qui arrivent, mais je suis assurée… De toute façon, il y aura une enquête — une vraie enquête, je l'espère.

La Couche se contenta d'un hochement de tête.

— Ah bon, j'aurai mon mot à dire… Une enquête, dis-je, prouvera ma bonne foi…

— Je ne me permettrais pas de la mettre en doute, Maggie. Mais malheureusement, les faits sont là dans leur cruauté. Il s'est produit une effroyable malversation dont je ne doute pas que vous ayez été victime. Je pense qu'il faut mettre à nu la vérité, si douloureuse

qu'elle nous paraisse. S'il y a des coupables — et il y en a croyez-moi ! — il faut qu'ils soient châtiés.

— Qui était ce jeune Dufourq dont tout le monde avait le nom à la bouche ? Un de vos hommes ou un des sbires de Chevesnes ?

— Ni l'un ni l'autre, Margaret. C'était seulement un juste, un innocent, direz-vous, qui a vu en Afrique la mort de près. Une mort honteuse et inadmissible dont il ne faut pas cacher que nous autres Occidentaux sommes responsables... Non seulement pour non assistance à peuples en danger mais parce qu'à cause de notre gaspillage nous accomplissons un des plus monstrueux génocide de l'histoire de l'humanité.

Margaret eut l'impression qu'il rôdait sur elle son prochain discours.

— Ecoutez, pas à moi La Couche ! Il se passe ceci : on a voulu m'atteindre par une de mes filiales les plus fragiles, Amos Apothek qui n'est pas un laboratoire, je le précise, mais un organisme de distribution de produits pharmaceutiques qui...

— Qui selon mes renseignements est une source de profits lucratifs pour vous...

— Et alors, je suis une femme d'affaires, pas l'Armée du Salut à moi toute seule.

Le secrétaire d'Etat ne put s'empêcher de sourire.

— Qui était donc ce Dufourq ?

— Je vous l'ai dit, un juste. Il a été révolté par certaines pratiques et il est parti en croisade.

— Mais il a eu des appuis ?

— Il en a trouvé en chemin...

— Vous-même, n'est-ce pas ?

— Non. Du moins pas au début. J'étais obligé de suivre.

Margaret eut l'impression qu'il disait là sa première parole sincère.

— Vous avez subi des pressions ?

La Couche ne répondit pas. Elle insista :

— Allez, laissez-moi deviner... Ce grand abruti de Chevesnes... C'est ça, hein ?...

Il ne démentit pas.

— C'est lui qui a recruté ce type, Dufourq, non ? Et lui qui l'a fait trucider quand il n'en a plus eu besoin.

Il ne démentait toujours pas. Autant faire porter le chapeau à un autre.

Elle le comprit et réfléchit.

— Il y a quelqu'un derrière tout ça… Peut-être…

Elle hésita.

— Alias ?

Il leva les yeux au ciel.

— Vous n'êtes pas bien, Maggie ? Depuis quand ce vampire se préoccuperait-il du bien de l'humanité ?

— Quand il peut *me* nuire il est capable de tout ! Alors, mon idée est si folle que ça ?

Par une mimique discrète, il montra qu'il trouvait la situation fort croustillante mais il évita de se mouiller.

— Où en êtes-vous avec l'ex-capitaine Tonnot ?

— Pierre !… Mais c'est un frère pour moi !

— Excusez-moi, fit le Dr La Couche qui effaça une moue dubitative. Je croyais qu'il y avait entre vous des hauts et des bas…

— Il en est de lui comme des relations humaines, mon cher. Ainsi, qui aurait pu penser que ce filou de Cao Maï et moi-même vivrions un jour une grande histoire d'amour, n'est-ce pas ?

Le sous-ministre en convint.

— Vous devriez aller voir Tonnot. Depuis qu'il traîne ses guêtres en Afrique, il doit avoir des tuyaux.

Margaret le remercia et prit congé. Elle localisa le gendarme et le soir même, elle prit l'avion pour Kinshasa. Elle voulait parler avec lui en tête-à-tête.

Tonnot avait exécuté son contrat qui le liait à Alias et il avait été payé pour ça. Les deux hommes ne se devaient plus rien et il parla bien volontiers. Margaret Amos ne fut pas déçue : elle recueillit le nom d'un homme en qui, si tant elle eût pu faire crédit à quelqu'un, elle avait toute confiance. C'était elle qui avait mis Michel Khawaraggi à la tête de la Bostonian Saoudi Bank. Qu'il pût se faire manipuler par Alias ne la surprit pas, mais elle devait y mettre bon ordre.

25 juin.

Ce voyage de Michel Khawaraggi était prévu depuis une semaine. Bien qu'il fût prévenu que quelque chose se tramait contre lui, il ne changea rien à ses projets. Le jour prévu, l'homme d'affaires libanais prit le vol régulier Genève-Paris et sa future épouse, cette radieuse princesse aux yeux verts mise au ban d'une famille royale régnante, l'accompagna. Ils débarquèrent à Roissy-Charles de Gaulle à 10 heure, où une Lincoln continental et un chauffeur les attendaient. Khawaraggi avait à Paris de nombreux intérêts, mais ce jour-là, le

but essentiel du voyage était de se rendre place Vendôme. Michel désirait choisir avec sa blonde fiancée les bijoux dont elle se parerait le jour de leur mariage.

Alors que le couple sortait d'un dîner chez Le Doyen, il fut pris en chasse par des hommes de main de la Redoutable. Les amants scandaleux étaient depuis le début de leur idylle sous les projecteurs des médias. Leur exécution dans un souterrain du périphérique ouest fut présentée comme l'issue malheureuse de leur fuite pour échapper aux paparazzi.

Pour la Dame d'Acier ce fut donc une affaire vite réglée.

Mais Broutard, me direz-vous, comment réagit-il ? Quel fut son comportement ? Mais que voulez-vous qu'il fît, le super flic ?

Pourtant, pour lui, c'était bien simple, il avait en main toutes les données du problème et était parfaitement à même de le résoudre. Marc Chevesnes lui passa le lendemain du *malencontreux accident* un discret coup de fil — au cas où il aurait décidé de bouger. Mais ce bon Robert Broutard confirma à son ministre qu'il n'en avait nulle intention. Son ennemi, c'était Alias, et Margaret Amos était son alliée dans ce combat, il n'allait pas lui porter ombrage — n'est-ce pas ? Et, pour le reste, il s'en fichait du tiers comme du quart.

Aussi ce foudre de guerre resta-t-il égal à lui-même. Il ne réagit pas.

LA TRAQUE TRAGIQUE

Marqué par le Destin, la princesse aux cheveux d'or n'aura pas vécu jusqu'à son terme son fabuleux conte des Mille et une nuits.

Les journaux titrèrent avec alacrité.

Impudiques consommateurs de célébrités et de photographes, ils reléguèrent leurs dévoués employés au rôle de bouc émissaire. Les intérêts de la police et de Amos Finance étaient préservés.

Une fois de plus, les grands principes moraux faisaient le lit de la Dame d'Acier.

29

Danse avec les ours

Ghost creek, 26 juin.

Tout avait commencé par une banale chasse à l'ours.

De mémoire d'homme, on n'avait jamais tué tant de grizzlis de cette région-là et ce n'était pas Cro-Magnon qui aurait contredit son voisin. Une façon de parler, car Gary M. Lee Brown vivait dans un nid d'aigle à une bonne trentaine de kilomètres de l'ermitage du vieux solitaire.

Un couple de grizzlis tourmentait ce Gary Marvin Lee Brown qui avait autrefois été écroué pour avoir violé la Constitution américaine (Title 18, Section 371). Il avait été jugé pour conspiration contre le gouvernement fédéral pour fabrication et possession d'explosifs *(in the manufacture and possession of explosives devices)* ; il avait été en outre accusé d'avoir transformé des armes de poing en mitrailleuses.

Cet être profondément humain estimait en effet que les lois qui sont élaborées en secret dans les officines gouvernementales sont une menace pour chacun et qu'elles doivent être abolies si les Américains veulent rester un peuple libre. Pour lui, c'était une évidence absolue. Et à l'en croire, il y avait 25 millions de vétérans comme lui prêts à agir pour défendre leur Constitution. En l'occurrence, ils ne faisaient que proclamer leur fidélité au second amendement de la Constitution et il le citait fréquemment de mémoire :

— *A well regulated milicia, being necessary to the security of a free state, the right of people to keep and bear arms shall not be infringed.*

Et Cro-Magnon d'approuver chaleureusement Gary Lee Brown. Ce fut ainsi qu'ils devinrent amis.

Mais revenons à cette partie de chasse. Le vétéran avait décidé de se débarrasser de ce couple de plantigrades qui mettait à sac son cellier, détruisait ses ruches et se gavait de son miel. Il avait repéré la ravine où la femelle nourrissait trois oursons qui promettaient d'être bientôt de sacrés prédateurs. Avant de s'occuper d'elle et des bébés, il

allait s'attaquer au mâle. « Quand le compte de Daddy sera réglé, se dit-il, cela incitera peut-être Mom' à déguerpir avec ses chiards. »

Il trouva le père en train de pratiquer la pêche dans le ruisseau. Tout môme, Gary avait déjà attrapé les truites à la main dans les minuscules torrents qui se forment près des sources, mais — bien qu'il l'eût entendu dire — il n'avait jamais vu un ours opérer de la sorte. Il resta bien ainsi une heure à l'observer, fasciné. Le pansu, tout balourd qu'il parût, n'était pas du tout maladroit. Il allait de roc en roc, repérait un endroit qui lui semblait propice, s'allongeait paresseusement sur une pierre au soleil en clignant de l'œil, mine de rien. Quand sa grosse patoche se détendait, c'était généralement trop tard pour le poisson. De la truite, le monstre ne faisait qu'une bouchée. « Le salaud, pensa le chasseur à l'affût, il ne pense même pas à en rapporter à sa petite famille ! »

La pêche de l'ours l'entraînait de plus en plus loin en amont. Comme le cours d'eau où il exerçait son art faisait une large boucle, Gary décida de lui couper la route à travers la rocaille. Ça faisait chaud au cœur à l'ancien de se retrouver au baroud. Il avait pris des kilos depuis sa jeunesse. A présent, il pesait un bon quintal et son agilité n'était plus ce qu'elle avait été. Il en riait en jaugeant dans sa tête le poids de l'animal. « Il fait bien le double ou le tripe du mien, jaugea-t-il. Ah, tu peux dire, gros, que pour une fois tu as un adversaire à ta taille ! »

Le vétéran dévala lourdement les roches. Il entendait plus bas couler le torrent, mais avait perdu de vue sa proie. Selon son estimation, l'énorme bestiole devait se trouver à l'aplomb de l'endroit où il l'avait aperçue une ou deux minutes auparavant. Il avait repéré dans la paroi une cheminée qui formait une manière d'escalier. En passant par là, il avait toutes les chances de surprendre le plantigrade.

Gary s'y engagea avec précaution et commença à descendre. Mais, très vite, la pente s'accrut, des fragments de terre herbue et de silex se détachèrent, roulèrent sous ses gros brodequins ferrés, et bientôt le bonhomme suivit.

Une sacrée glissade.

Il dégringola pieds devant, puis ce fut la tête qui passa de front et ça tourna encore. Il débaroulait cul par-dessus tête. Ses vêtements et ses chairs se déchiraient à mesure qu'il ricochait sur les aspérités. Il ne sentait pas encore la douleur et ça n'avait pas de fin.

Soudain, tout s'arrêta. Il se crut mort.

Il était moulu, en sang, plongé dans le torrent jusqu'à la taille, les fesses au frais et barattées par les eaux glacées. Il remarqua que sa

jambe droite repliée faisait un angle bizarre, puis il se rassura en constatant qu'il avait atteint le bas de la falaise et qu'il était entier.

Son regard clignotait, ébloui par les reflets du soleil sur la cataracte qui lui faisait face quand une ombre s'interposa. Il leva la tête et là, le cul dans l'eau, il se sentit tout petit. Le grizzli, qui le dominait de deux bons mètres, s'avançait sur lui la gueule ouverte, menaçant. Il ferma les yeux. Il se passa aussitôt ce que l'on raconte dans ces cas-là, sa vie se mit à défiler à toute vitesse dans sa tête. Un film, quoi… Un film fleuve encore. Autant en emporte le vent !

Il fut surtout surpris par le nombre de mauvaises actions qu'il avait pu accomplir dans sa longue carrière, qui dominait largement le chiffre des bonnes.

« Je suis bon pour l'enfer », se dit cet être fruste en recommandant son âme à Dieu.

Contre tout attente, Dieu l'écouta.

Il n'y eut que deux détonations. Cependant elles se répercutèrent à tous les échos de la vallée et il put croire que Jupiter avait déchaîné le feu du ciel. Mais Dieu est mort, tout comme Jupiter. En l'occurrence c'était Cro-Magnon qui les avait remplacés. Celui-ci, rappelons-le, avait été prêtre deux décennies auparavant. De ce fait, il était à mon sens, entre tous nos personnages, le plus apte à s'acquitter de cette charge si souvent décriée, à la fois improbable et écrasante.

Bref, Cro-Magnon sauva la vie de Gary Marvin Lee Brown. Le vétéran s'était cassé une jambe dans sa chute. Le misanthrope la remit en place, disposa une attelle provisoire, ramena l'homme chez lui, gâcha un demi-sac de plâtre, le mêla à de l'étoupe et en enduisit copieusement le membre blessé qu'il disposa dans une gouttière. En attendant que sa préparation prît, il s'en alla avec son 4×4 récupérer le grizzli.

Il le remonta à la maison car il tenait beaucoup à ce que son invité imprévu assistât au dépouillement du bestiau. C'est ainsi que l'ancien militaire put le voir mettre à jour sous la peau de l'ours une plaquette rectangulaire profondément implantée dans la chair graisseuse de l'animal.

Le premier à manifester sa surprise fut bien entendu Cro-Magnon.

— Dire que vous, les mecs de la milice, je vous trouvais un chouia parano ! s'exclama-t-il en lui tendant l'objet. Relié au collier qu'il extirpa des plis épais du cou, l'instrument avait à peu près les dimensions d'une calculette électronique. Sous la gangue en plastique qui l'habillait, ils mirent à jour un boîtier métallique sur lequel étaient gravés des caractères cyrilliques.

Noxon MT, 27 juin.

Ce jour-là, il régnait une grande agitation au siège de la milice du Montana — PO 1486, Noxon, MT 5985/ Tel : 406-847-2735 / Fax : 406-847-2246 / Internet : http : /www. logoplex. com.

Les esprits étaient surchauffés. On avait pour cibles le FBI et le Congrès. Les Rouges avaient roulé tout le monde dans la farine pour celer leur but ultime : détruire l'Amérique. Les miliciens ne trouvaient pas de parole trop dure pour fustiger le président Bill Clinton. Le joueur de saxo qui endormait l'Amérique en soufflant dans son instrument préparait la voie aux hordes asiates qui allaient bientôt déferler sur la patrie de Washington et de Lincoln.

Les mêmes formules étaient serinées dans toutes les bouches, les mêmes priorités rabâchées... Les chances de survivre devenues précaires se réduisaient de plus en plus. On en était arrivé au point de non-retour. On devait combattre même si toute victoire était impossible. Plutôt périr que mourir esclaves.

Cro-Magnon avait quitté sa retraite pour participer à une réunion extraordinaire. Après avoir été leur guide dans le choix et la manipulation des explosifs, sa solitude hautaine l'avait définitivement fait adopter par ces hommes de cœur. Pour le reste du matériel, ces anciens du Viêt-nam ou de la guerre du Golfe, conseillers militaires américains dans les derniers conflits néo-coloniaux, ils avaient tout ce qu'il fallait et même un peu plus que nécessaire pour organiser une guerre défensive.

Transporté dans un fauteuil, Gary Marvin Lee Brown était le héros du jour. Il avait ouvert le capot de l'objet extrait de la chair du plantigrade et montrait les composants qu'il renfermait.

— C'est pas difficile à comprendre. Là, c'est la partie qui fonctionne comme un poste émetteur. Là, vous avez cette chiée de puces reliées entre elles. Il y a même un mini disque dur. Ce machin-là fonctionne comme un foutu ordinateur. Et, attendez, si ça se trouve, il émet encore au moment où je vous parle...

— Dis pas de conneries, dit un grand Suédois à la gueule cassée. On l'a tellement tripoté ce putain de truc qu'il y a belle lurette qu'on l'a flanqué rideau...

— On ne peut jamais savoir, riposta Gary. A l'heure qu'il est, si ça se trouve, y a une ribambelle de Russkoffs imbibés de vodka qui se boyautent à s'en faire péter la rate en nous entendant nous empeigner.

— Mettons, dit un troisième milicien, un Black ou du moins un

Café au lait (il fallait bien qu'il y en eut un, car la milice respectait les races et les religions). Mais comment est-ce qu'il serait venu là ce grizzli ?

— Ces grizzlis, rectifia l'éclopé. Il y a en a au moins deux à ma connaissance.

— Vous n'êtes pas si généreux, dit une voix tranquille dans l'assistance.

Tout le monde se retourna vers Cro-Magnon. Il prenait rarement la parole, mais ses réflexions étaient attendues comme des oracles.

— Pourquoi seulement deux, poursuivit-il d'une voix égale. Il pourrait en y en avoir plus…

— Une douzaine, lança le métis.

Cro-Magnon haussa les épaules.

— Qu'importe le nombre, on ne va pas s'emballer là-dessus… En tout état de cause, on peut imaginer qu'il y en a un nombre suffisant pour *les* renseigner sur les questions qu'*ils* se posent.

Il y eut un silence. La façon dont ce « ils » avait été prononcé en était sans doute la cause.

— Il y a quand même une affaire qui m'intéresse, dit Gueule cassée. C'est lourd et encombrant, ces animaux. Comment est-ce qu'ils ont pu atterrir là ?

— Les parachutes, mon pote, c'est pas pour les chiens ! brailla aussitôt le Suédois.

— D'accord, les bébêtes, on les a larguées d'avion. Mais ça passe pas inaperçu, un avion. Il y a les radars et…

Gary fit pivoter son fauteuil roulant pour faire face au contradicteur.

— Il suffit de passer bas. Ils ne viennent pas de si loin que ça… Ils décollent un peu avant le détroit de Behring.

— Le détroit de Behring ? fit Gueule cassée.

— Ben oui, fit l'éclopé. Par où que tu crois qu'ils vont passer pour nous envahir, eux et les chintoques ?

Silence.

— Y a quand même les radars, s'entêta l'autre.

Le Suédois devança Gary.

— Ils ont oublié d'être cons, les Popofs. Qui te dit qu'ils n'ont pas mis au point un zinc qui passe à travers nos merdes, les doigts dans le nez !

— On est pas dans la merde, dit une voix qu'on avait pas entendu jusque-là. Je me demande si on ne devrait pas apporter cette affaire devant le Congrès.

— Quoi !

— T'es pas maboul, Fisher ? s'emporta le Black.

— S'il y en a bien qui doivent rester à l'écart de tout ça, c'est ces trous du cul ! tonitrua Gueule cassée.

— Ces empaffés-là, t'inquiète, on va les livrer au niakoués et aux nègres, et ils boufferont ces carnes toutes crues !

— Ecoute, Fisher, mon pote, où t'as la tête ? On a eu la chance de tomber sur ces ours électroniques, et on va laisser passer ça ? Ecoutons Cro-Magnon, j'ai l'impression qu'il a un plan d'enfer.

— Oh, répondit celui-ci, l'honneur en revient à Lee Brown. C'est lui qui a eu l'idée de base. Ensuite, on en a discuté, j'ai présenté des objections et on s'est mis d'accord. Allez, vas-y, parle, Gary.

Et Gary parla. En substance, il fallait parer au plus pressé, prendre ces enfoirés de vitesse. Pour se défendre des ennemis intérieurs et extérieurs, il fallait de toute urgence déclencher les opérations prévues.

Cro-Magnon l'écoutait ravi : même vous, lecteur, vous auriez pu sentir que le jour J n'était pas loin.

30

Les Royaumes magiques

En Floride, des Portoricains débarquèrent à Miami. Ils étaient venus pour la cueillette des agrumes. Dès leur arrivée, les saisonniers furent pris en charge par des contremaîtres originaires de la même île et embarqués dans des bus qui les emmenèrent dans les Everglades.

Là, au cœur des marais, ils apprirent que le travail pour lequel on les avait engagés ne se ferait pas ; on leur régla néanmoins la totalité de la somme convenue pour la saison et, au cas où cela les intéresserait, on leur proposa un copieux à-valoir pour une autre besogne. Tous acceptèrent. Ensuite, après un temps d'entraînement relativement bref où ils furent formés et endoctrinés, on les dirigea vers des endroits stratégiques.

Pendant une semaine, ils furent hébergés à Orlando, Fort-Lauderdale, Tampa, Sarasota, villes situées à la périphérie du plus grand parc d'attraction mondial, dans des fabriques désaffectées ou des foyers d'accueil qui venaient d'être construits en préfabriqué. On leur fournit des armes et on leur demanda de se tenir prêts.

*
* *

Si près de la fin de cette histoire, je ne résiste pas au plaisir de vous narrer un conte. Les contes de notre bel aujourd'hui prennent volontiers l'apparence de faits divers — nous avons les fées et les ogres que nous méritons. Aussi ne vous impatientez pas, amis lecteurs, car cette fantaisie, si absurde à première vue qu'elle puisse vous sembler, a un rapport étroit avec les plans de *l'amant du chaos*.

L'action se déroule dans la campagne française, à quelques kilomètres du *Royaume Magique*. Toute la région est sens dessus dessous depuis que des malfaisants inconnus mettent à profit les ténèbres pour piller les jardinets coquets. Les nains en poterie, en plastique ou en plâtre décoré qui font rêver en principe les humains de 7 à 77 ans

— tantôt moins, tantôt davantage —, disparaissent par les nuits sans lune.

Aux portes d'Euro-Disney, un mystérieux FLGJ (Front de Libération des Nains de Jardin) fait connaître ses exigences. Des demandes de rançons exorbitantes sont assorties d'expéditions par la poste de mains et de têtes coupées aux propriétaires des statuettes kidnappées. On pleure dans les chaumières. La presse et la télévision qui se régalent évoquent même plusieurs cas de suicides. C'est que les retraités et les solitaires y tiennent à leurs gnomes bien-aimés ! Cela pourrait être la farce animée par un groupe de mauvais plaisants, mais le monde moderne est sujet à tant d'embrouilles et de manipulations... Par les temps qui courent, allez savoir !...

Le Front de Libération des Nains de Jardin avait déjà un site sur *internet*. C'est vous dire l'intérêt de la chose. L'immense philosophe Bernard-André Ferry se passionna pour ce nouveau fait de société quand il en eut vent, sans se douter que son ennemi Alias était à l'origine de cette opération de diversion.

Cependant, à Roissy-Charles de Gaulle, le trafic avait doublé. Les trois aéroports croulaient sous des avalanches de fret et on n'entendait que des voix américaines avec des accents à couper au couteau. Toutes les prononciations se côtoyaient : le lent phrasé du Texan, l'aplomb sans vergogne du parlé californien, le parlé ploucesque du *midwest*, l'idiome new-yorkais mâtiné de mots russes, polonais et yiddish, la langue chantante des états du Sud.

Le tournage d'un film se préparait en effet à Marne-la-Vallée. Tous les hôtels d'Euro-Disney étaient combles. Le premier tour de manivelle serait donné la semaine suivante. Une débauche de moyens gigantesques finissaient de se mettre en place pour fabriquer le *movie* le plus coûteux de l'histoire du cinéma. *Operation Mickey Killers* laisserait loin derrière lui, tous les *Aliens, Robocops I-II-III, Rambos I-II-III, Rockies I-II-III-IV-V-VI & VII, Starwars I-II & III, Terminator I-II-III, Jurassic Parks I & II,* et autre énième élément ou rencontre du multième type.

Alias avait l'intention de détourner une gesticulation médiatique qu'il avait lui-même orchestrée pour déclencher la Panne finale.

Le grand public qui avait les yeux fixés sur l'opération savait pour le moment que *Operation Mickey Killers* serait un thriller SF qui devait être tourné d'après un scénario inédit de feu L. Ron Hubbard. Le célèbre et mariole inventeur de la Dianétique aurait peut-être trouvé à redire devant la faiblesse de l'argument — bien que ce promoteur d'une science bidon fût également auteur de romans large-

ment aussi indigents ; mais Alias, en exhumant l'objet, à vrai dire concocté pas ses soins, avait proposé à un ayant-droit combinard un chèque sur l'African Saudi Bank dont le nombre de zéros était suffisamment important pour que cette fripouille voulût bien reconnaître la signature du maître.

Le script aussi volumineux que débile avait été proposé au glorieux Spielberg par le général Souvarine qui lui assurait son partenariat au moins du côté Russie. Mais le célèbre metteur en scène fit le difficile.

— Vous savez, je coûte cher, général !

— Aha Aha Aha ! C'est pas à moi que vous allez m'apprendre comment fonctionnent les artistes ! Mais, j'ai les reins solides, mon petit Sven ! Aha Aha Aha ! Vous ne savez pas à quel point ce cochon de Mickhalkov a voulu m'éponger, j'ai l'habitude... Dieu merci, à présent, il veut sévir chez vous. Grand bien lui fasse à cet empaffé ! Savez-vous qu'au temps de Staline, c'était son père... — un sacré enculé, mais on s'adorait ! — c'était son père qui faisait la loi dans le cinéma soviétique. Aux ordres devant Staline qui en rigolait car il avait trouvé aussi matois que lui... Nom de nom ! Et les datchas et les propriétés des Mickhalkov ! Faut le voir pour le croire ! Elle n'a pas été écornée un brin par la révolution bolchevique, cette famille-là ! Ni kolkhoze ni sovkhoze — leurs moujiks n'ont jamais su ce que c'était ! Ils ont encore des serfs, saperlotte ! Alors, comprenez, pour ses fistons — le Konchalowski et l'autre chasseur d'oscars — la voie était toute tracée. Mais ce sont des intellectuels, ces zouaves ! Et d'une prétention ! Aha Aha Aha !... Les Russes s'en vont, tant pis pour eux. Nous accueillons les Américains à bras ouverts. Eux, ils font des choses toniques, ils ne cherchent pas midi à 14 heures. J'adore votre cinéma, mon petit Sven. Vous serez notre nouvel Eisenstein. A moins que ça vous choque ?

— Pas du tout, mon général. Au contraire, je suis très flatté.

— Aha Aha ! Mon petit Sven, surtout pas de général entre nous. Appelez-moi Boris.

— Comme vous voulez, Boris Ivanovitch.

— Comment trouvez-vous le scénario que je vous ai remis ?

— Génial, mon général.

— Tttt Tttt !

Souvarine menaça Spielberg du doigt.

— Alors vous voulez bien de moi comme co-producteur ?

— Ça sera un plaisir, Boris.

Le général flanqua une grande claque dans le dos de *l'american director.*

— Tope-là, Sven.

Pour un peu, il l'aurait embrassé sur la bouche !

L'énorme co-production russo-américaine avait permis au général Souvarine de faire transiter impunément vers l'Ouest le matériel de guerre tout à fait opérationnel dont *l'amant du chaos* avait besoin.

*
* *

A l'approche du but, Alias dit Léo, dit le Fossoyeur, dit Psychotronik parut de plus en plus stressé et maussade. Les jours de grande morosité, comme il éprouvait le besoin de se justifier, il lui arrivait d'épancher son cœur auprès de Justine.

— On a tout perdu, disait-il d'un air sombre. Perdus les espoirs placés dans le progrès ; perdus le beau, le superflu, l'exceptionnel ; perdu le progrès social, humain, artistique. La vie déserte les cités. Chaque jour, les hommes, ces mannequins funèbres, gaspillent la leur à la gagner et leurs activités incontrôlées et incontrôlables transforment le monde en désert. *No future* est devenue l'idéologie dominante.

— C'est la nôtre aussi.

— Mais nous, lui répondait-il gravement, nous en sommes conscients, ma petite Lili. Et nous le revendiquons.

— Ça n'empêche que nous aussi on continue !

— C'est ça ce qui est grand, petite fille ! L'important c'est de continuer. Nous n'en resterons pas à *no future.* Nous dépasserons ce terme restreint et *no life* sera notre accomplissement grandiose !

— Je trouverais pour ma part ce couronnement plutôt pitoyable.

Alias retrouvait le sourire.

— Qui oserait soutenir que la révolte a définitivement rendu les armes ?

Et, tout fier, par-delà la méga console de commandement, il montrait le monde concave qui se déployait devant eux.

— Mon échiquier perso !... Le monde selon Alias.

— Il ne vaut pas mieux que celui de Garp.

— Sauf que c'est son inversion, ricana-t-il, et il zooma sur le sud des Etats-Unis.

Là-bas, il faisait nuit, mais on y voyait comme en plein jour car de grandes croix enflammées illuminaient l'obscurité. Le KKK, que l'on avait pu croire un temps cantonné dans les exhibitions nocturnes

spectaculaires et sans grand objet, avait repris du poil de la bête. A Silicon Valley, le Klan qui avait recruté des disciples au sein même de cette petite communauté d'érudits et de chercheurs éclairés, faisait sa propre justice. Non seulement le chercheur Malcolm N'Dada avait été lynché et sa demeure incendiée, mais, enregistrée par les caméras de la télévision locale, une véritable chasse à l'homme se livrait en ville.

Alias surfa sur les images retransmises. L'ambiance était dantesque. On vit des personnalités triées sur le volet, des êtres éclairés, des sommités scientifiques faire le coup de feu et jouer du couteau en poussant des hurlements sauvages.

— Je te parie qu'il n'y aura aucun survivant, dit Alias à Justine. Les hommes sont ainsi faits. Tu les observes devant toi et tu peux juger sur pièces.

— Comment peut-on croire encore à l'amour ? murmura-t-elle.

— Pourtant, il y en a qui y croient. C'est donc possible.

— Comment ça ?

— Oh, il suffit d'être un âne ou une salope !

— Merci quand même.

Il haussa les épaules.

— Je ne parle pas pour toi, Lili.

Fascinée, elle continuait à vivre les massacres qui se déroulaient devant elle.

— Une telle nuit de haine, dit-elle dans un souffle.

— Où se révélèrent les véritables instincts de l'homme, ajouta-t-il avec gourmandise.

— De l'homme blanc.

Il eut un gloussement.

— Blanc ou noir, dis-toi que c'est du pareil au même. (Il ricana.) Ou de la femme... Regarde cette petite grand-mère, bien propre sur elle. Elle a mis son beau tablier blanc... Mais vois comme elle le manie d'une main experte, son hachoir !

La tête d'un bébé noir se détacha de son corps au premier coup que la vieille lui porta.

— Tu peux être assurée que cette mémé-là milite à une quelconque société de protection des animaux. Tu vois, Lili. Tu peux vérifier que ce qu'ils appellent « la bête immonde » qu'ils espèrent morte renaît toujours, et surtout là où on ne l'attend pas.

— Tu me fatigues, rétorqua-t-elle. Baise-moi.

— Pour le moment, j'ai mieux à faire.

Il lui expliqua que Cro-Magnon s'était sérieusement activé depuis

quelque temps. Un déferlement de lettres et de colis piégés dans les ambassades, les délégations et les ministères avaient mis le feu aux poudres. Sur tout le territoire de l'Union, les milices — celle du Montana en était une des 77 existantes — attendaient son signal. Les Mexicains attendaient le leur de leur côté. Le moment était venu pour Alias de se manifester.

Justine se fâcha.

— J'en ai rien à foutre de tes conneries. Tu es impuissant — c'est ça qui est clair.

— Peut-être, dit-il pour s'en débarrasser.

— Tu ne l'étais pas avant, lui reprocha-t-elle.

— C'était avant.

Il lui répondait machinalement, sans trop penser à ce qu'il disait. Le ton monta.

— Tu n'as plus envie de moi, c'est ça ?

— Pense ce qui t'arrange.

— Tu voulais m'avoir à ta botte, c'est ça ?

— Il y a du vrai dans ce que tu dis.

— Et tu crois avoir réussi, pauvre minable ?

— Non.

Il se retourna et la regarda dans les yeux.

— Sinon, dit-il gravement, sinon, il y aurait longtemps que je me serais débarrassé de toi.

Elle l'observa un moment en silence et les mots jaillirent soudain d'elle même.

— Tu m'aimes ?

Elle s'en serait mordu les lèvres. Il la regarda à son tour.

— C'est peut-être vrai, murmura-t-il malgré lui. Ça serait si con, ajouta-t-il encore plus bas.

— Qu'est-ce que tu veux prouver, Alias, dit-elle en retrouvant son sourire. Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Ce n'est pas possible, ça n'existe pas.

— Si. La preuve.

Il se mit à hurler :

— Tu vois où ça amène ! A la mort.

— A la vie, Alias !

— Non. A pire que la mort. A un infernal assoupissement. A une gangrène ignoble.

Elle sourit, les yeux perdus dans le ciel électronique qui lui donnait l'impression de vibrer à l'unisson de son âme.

— L'amour, murmura-t-elle, extasiée.

— On dirait sainte Thérèse, rétorqua-t-il d'une voix mauvaise.

— Je t'aime, Alias, dit-elle d'une voix douce.

— Eh bien, moi, je te hais.

Le regard absorbé par ses écrans magiques, il observait avec passion les Portoricains qui sortaient de Miami, de Tampa, de Fort-Lauderdale, de Sarasota ou des marais des Everglades. Ils s'entassaient dans des bus jaunes en principe dévolus au ramassage scolaire. Les convois convergeaient vers Disneyworld, se répartissaient dans les immenses parcs de stationnement portant les noms issus de la mythologie du grand Walt : Pluto, Donald, Dingo, etc. Des grands gosses habillés en Mickey descendaient ensuite des cars. Après avoir défroissé leur queue et leurs oreilles en plastique, ils sortaient d'une besace à la Picsou, qui une Kalaschnikov, qui un Uzi, qui une grenade quadrillée et attendaient.

Quand le signal fut donné, toute cette canaille commença à déferler en proférant des imprécations sauvages. Parents et enfants s'enfuyaient devant ces hordes vociférantes. Les barbares entrèrent dans le Royaume magique et agirent selon le programme fixé. Ils pillèrent, violèrent, tuèrent, s'évertuèrent. En un mot, ils mirent à mal le rêve américain, version Floride…

— Bravo ! fit Justine qui reconnut avoir marché. J'ai vu, j'ai compris et la suite est prévisible. Je m'attends maintenant à des répétitions fastidieuses. Ton cinoche, c'est des trucs de vieux, mon Alias ! Quant à moi, je n'ai aucun goût pour les massacres cinématographiques.

— Ce n'est pas du cinéma, ma Lili. Tu assistes ici à ce qui se passe en direct.

— A la différence que je ne suis que spectatrice et qu'en plus je n'assiste aux choses qu'à distance.

Après un silence, elle entra dans des considérations philosophiques.

— Toi tu t'amuses, mais ma vie, où elle est là-dedans ? Toi, tu as fait ton trou. Moi, je déboule dans ton existence comme si j'entrais dans une partie d'échec en cours d'exécution. Mon jeu est déjà distribué. J'ai déjà perdu des pièces. Il faut que je retrouve de cette partie une mémoire que je peux avoir — et pour cause ! — pour comprendre comment j'en suis arrivée là — tu avoueras que c'est un comble ! Et il faut bien que je le fasse pour comprendre ta stratégie.

— Je ne t'ai rien cachée, ma stratégie tu la connais, Lili !

— Ne m'appelle plus comme ça. Mon nom, c'est Justine.

— Je croyais que tu y avais renoncé, remarqua-t-il.

— J'ai changé.

Il lui montra la méga console :

— Tu veux prendre le manche ?

— Je ne joue plus.

— Comment ça, tu ne joues plus ?

— C'est toujours toi qui a décidé.

— Maintenant je te demande de le faire.

— Maintenant ! Tu vois, tu décides encore. Je t'ai dit que je me retire de la partie. Adieu.

Il la rattrapa, voulut l'étreindre. Elle se dégagea et lui lança :

— T'es vraiment trop nul.

Elle s'en alla. L'altercation avait laissé Alias sur le flanc.

31

Le Malheur en danger

Dans la salle des machines, confiant en la fiabilité de ses bécanes, Alias les mit en pilotage automatique et, au lieu de courir en creux dans les plaines de son ciel magnétique, il alla lui-même en chair et en os courir le vaste monde.

Sur la surface du globe terrestre, il fut en Amérique où il avait donné le signal attendu par ses amis mexicains. A l'ouest, entre Tijuana et El Paso, le *tortilla curtain* avait été dynamité en maints endroits et les patrouilles US qui surveillaient la frontière neutralisées. Les envahisseurs, qui avaient des hommes à eux au sein de cette police, continuaient à maintenir un contact régulier avec les autorités nord-américaines pour faire durer le leurre le plus longtemps possible. Pendant ce temps, le gros de l'armée des gueux progressait vers Los Angeles. Leur but était Disneyland.

Cependant, à l'est, les *dos mouillés* qui avaient traversé le Rio Grande à la nage ou sur des radeaux montaient à travers le Texas, incendiant au passage les installations pétrolières. De son côté, Cro-Magnon avait donné le signal attendu. Les milices qui s'étaient mises en branle pour contrer l'ennemi extérieur commencèrent par en découdre avec l'ennemi intérieur représenté par l'armée des Etats-Unis. Des corps entiers des forces régulières refusèrent de tirer sur les miliciens et se mutinèrent. L'arrivée des Mexicains créa de l'agitation parmi les travailleurs saisonniers. Des émeutes éclatèrent ici ou là. Au fil des heures, des opérations commencées dans le plus grand désordre augmentaient une confusion qui en s'installant ne pouvait que nourrir des désordres encore plus considérables.

Alias satisfait les laissa guerroyer les uns contre les autres et s'embarqua pour le Congo. Il arriva à Kinshasa au moment où les Hutus et les Tutsis venaient de conclure un accord provisoire. Mobutu malade venait de mourir au Maroc. Faute de pouvoir se payer sur la personne de celui qui, en quelques années, avait décimé son peuple mieux que les négriers, les colons et les exploiteurs de la main-

d'œuvre immigrée avaient su le faire en quatre siècles, les nouveaux alliés se rabattirent sur Kivala et son ministre de la Santé, le professeur Mongo. Après les avoir occis avec leurs faire-valoir et leurs courtisans noirs ou blancs pour le plus grand plaisir du *génie du mal*, ils recommencèrent à s'étriper, ainsi que des Blancs nouveaux venus le leur avaient conseillé.

Alias reprit alors un vol pour Paris.

A peine arrivé à Roissy, il redevint M. Quileurre et fonça dans l'Île Saint-Denis. Il trouva le pavillon vide. Les effets de Justine étaient toujours dispersés dans une chambre mais nulle trace de la jeune fille. Tant pis pour elle. Le tournage du film de Spielberg allait bientôt commencer. Il n'allait pas s'en laisser détourner par des gamineries, viendraient-elles de ce qu'il avait de plus chéri au monde. Il dégringola dans sa cave ultime, cette étrange ergastule qui se situait bien au-dessous du niveau de la Seine, s'assit aux commandes de la méga console et fit les derniers réglages.

Une heure plus tard, *l'amant du chaos* prit le RER pour Marne-la-Vallée. Il pénétrait dans le parc d'Euro-Disney lorsque, menées par un grand escogriffe qui se faisait passer pour Merlin — malgré son déguisement il ressemblait diablement à Bernard-André Ferry —, des cohortes de nains de jardin se déployaient dans le Royaume magique.

C'était prévu dans le scénario qu'il avait concocté.

Les gnomes, récemment kidnappés dans les jardins de banlieue par le FLN avaient été remis dans la forêt. Merlin le magicien avait levé le sort qui les emprisonnait dans des corps en plastique ou en plâtre vernissé. En ribambelle, ils viennent faire le siège du château de la Belle au bois dormant et *rappent* d'étranges comptines pour la libérer de l'enchantement. Des enfants de l'école du Spectacle ont été travestis en nains de jardin pour les besoins du film. Le rôle de la Princesse est interprété par la belle Arlette Zombb, ci-devant épouse de philosophe.

Bernard-André, un peu jaloux de sa femme, a souhaité à son tour tâter du 7^{e} art. Conseillé par le général Souvarine, le génialissime cinéaste yankee, très flatté, a bien voulu lui confier deux rôles à la fois : le maître du prêt-à-penser est donc à la fois Merlin l'enchanteur et le Prince Charmant.

*
* *

Après avoir faussé compagnie à Alias, Justine avait filé sur Paris.

Elle passa trois nuits à livrer son jeune corps à des inconnus de rencontre pour ensuite pleurer dans les coins. Puis elle décida de revenir.

Elle s'en voulait de sa lâcheté. Taraudée par le remords, elle était. A cause d'Alias, elle ne pouvait plus vivre. Ou du moins sa vie ne pouvait plus être comme avant. Il fallait mettre bon ordre à ça.

C'était sa vie contre la sienne.

Sa vie de petite fille contre celle de ce monstre bien-aimé.

*
* *

Quand Justine émerge de la trappe qui débouche dans la Géode, c'est à peine si Alias s'aperçoit de sa présence. Elle pense : « Moi, Justine, une vilaine petite fille capricieuse, en quoi je pourrais l'intéresser ? Alors qu'il est Dieu et contemple sur sa putain de coupole l'image inversée d'un monde sur lequel il est tout-puissant. »

Elle lève les yeux et voit alors qu'elle se trouve au cœur de Disneyland. Au-dessus d'elle, en plein ciel, un barbu coiffé d'une casquette de base-ball gigote sur une estrade mobile.

— Action ! ordonne-t-il soudain dans un micro.

Des Mig en escadrilles serrées strient le ciel électronique. Des rangs entiers de batteries antiaériennes crachent leur venin. Des appareils explosent en plein ciel, d'autres partent en vrille suivis par des panaches de flammes et s'écrasent dans les blés. La plaine de la Brie prend feu.

— *Cut !* braille le metteur en scène.

Puis, se tournant vers ses assistants :

— *It's fantastic. But...*

— *But ?* demande l'homme le plus proche.

— *Let's have a retake !* dit Spielberg d'un ton sans appel.

— On la refait, traduit la jeune blonde en jupe plissée commise au rôle d'interprète.

Les mines s'allongent déjà, car tout le monde a compris. Egal à lui-même, le génie du jour ne doute de rien. Soudain, un assistant montre le ciel en hurlant.

— *Don't stop shooting !* crie le réalisateur.

Mais, en quelques jours de tournage, on a appris à le connaître : après son « *cut* », les caméras n'ont pas cessé de tourner.

Le missile qui traverse le ciel heurte de plein fouet la base du ridicule donjon du château de la Belle au bois dormant.

L'édifice vole en éclats. Pâtisseries en stuc et débris de matières

plastiques décollent à tire-d'aile. Au-dessus de la plaine de la Brie en feu un lit à baldaquin voyage. Comédienne scrupuleuse, la Princesse garde les yeux fermés et attend le « coupez » du *metteur*.

Sur son estrade, le génie yankee éructant pique une crise de nerfs. La jeune fille traduit fidèlement et sans état d'âme :

— Quel est le trou du cul qui s'est permis de... Monsieur Spielberg n'a pas dit quoi...

Puis elle enchaîne, toujours, déchiffrant les rots et les hoquets du maître.

— Cette putain de merde doit être faite en virtuel lors du montage... Maintenant, on va être bien pour les raccords !

A ce moment, surgit dans ce capharnaüm la voix de Justine, sa vraie voix, claire, sans le souffle et les grésillements si minimes soient-ils qui accompagnent les paroles électroniques :

— Joli. Très joli. Mais ce n'est pas en détruisant les rêves et les mièvreries du vieux monde que tu vas l'anéantir. Il faut sortir de ton trou, Alias. C'est aux tripes qu'il faut cogner.

— Je suis bien d'accord, répondit-il d'une voix lointaine, mais il faut un commencement à tout.

— Alors, remets ton Royaume magique dans ta culotte et montre-moi autre chose, vocifère-t-elle d'une voix méchante.

— Comment peux-tu être aussi mal embouchée, ma Lili, dit-il d'une voix égale et paisible... Je suis consterné, ajoute-t-il sans même la regarder.

Le dernier mot met Justine en fureur.

— Tu ne vas pas l'être longtemps ! hurle-t-elle.

Elle contourne la méga console. Alias ne paraît la remarquer que lorsqu'elle se rue sur lui avec un couteau.

Il sourit même.

Cela a été prévu ; il doit penser à la phrase de Charly Manson : « *Ces enfants qui viennent à nous avec des couteaux, ce sont nos enfants...* »

— Allez, se dit-il, la messe est dite.

Il éclate de rire quand la gamine le frappe et son hilarité revient en écho. La lame de Justine n'a rencontré que le vide ; elle récidive et passe à travers le corps de son lamentable amant.

Alors elle comprend.

Ce n'était qu'une apparence de sourire, un fantôme de sourire.

— New Reality ! murmure-t-elle.